

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

TROISIÈME PARTIE. — L'HOTEL DES NÈFLES.

XI. — SECONDES NOCES.

Au moment où le prêtre prononçait sur Denis et sur Angélique les paroles de la bénédiction nuptiale, un cri aigu, suivi d'un gémissement sourd, se fit entendre dans la partie la plus reculée de l'église. Il y avait dans ce gémissement et dans ce cri une expression si plaintive et si douloureuse, que tout le monde en fut ému.

Denis tressaillit et se retourna comme les autres.

Mais l'extrémité de l'église était obscure, et l'on ne put qu'entrevoir une femme entièrement voilée qui, sans doute, venait de s'évanouir et qu'on emportait.

Cet incident n'eut pas de suite.

La cérémonie s'acheva, et les nouveaux époux firent à l'hôtel des Nèfles une entrée triomphale.

Seulement, on remarqua avec étonnement que, pendant tout le reste de ce jour, les traits du vicomte Raoul de Pessac exprimèrent une préoccupation sombre et profonde, au lieu de s'illuminer de la joyeuse ivresse de son bonheur.

Vainement Angélique s'efforça de pénétrer la cause de cette tristesse étrange. Elle ne put en venir à bout. Denis se montra complètement impénétrable. Ce crime de lèse-galanterie conjugale blessa la jeune femme, qui se mit à pleurer un peu et à boudier beaucoup.

Denis, alors, chercha à la calmer et à la consoler. Mais, il le fit en des termes si froids, si contraints, qu'il était bien facile de voir qu'il n'agissait ainsi que parce qu'il lui était impossible de faire autrement. L'humeur d'Angélique en redoubla.

Enfin, ce fut une triste journée de noces.

Vers le soir, cependant, Denis sembla prendre sur lui-même. Ses inquiétudes et ses soucis parurent se dissiper, ou du moins, il leur imposa silence. Les plis de son front s'effacèrent, ses lèvres, contractées jusqu'alors, ébauchèrent un sourire, et ses yeux, mornes et abattus, reprirent leur regard vif et brillant. En même temps il retrouvait le secret de cette éloquence facile et persuasive, fertile en mots d'amour, qui semblait partir du cœur et qui le rendait si dangereux.

Le courroux d'Angélique ne put tenir bien longtemps contre ce complet retour. Quelle est la jeune femme qui, le jour de son mariage, ne pardonnerait pas quelque chose à son mari ? Angélique pardonna.

Pauvre Marguerite !

Nous venons de prononcer son nom, allons la retrouver. Nous savons déjà de quelle façon elle avait été conduite par Roncevaux à la petite maison voisine de la Bastille. Pendant quelques heures elle attendit avec angoisses, mais avec patience, l'arrivée de Denis.

Au bout de ce temps, une solitude aussi prolongée commença à lui sembler suspecte.

—Je n'attendrai pas plus longtemps, — dit-elle à Roncevaux, — je veux aller rejoindre mon mari, ou du moins retourner chez moi. . . .

Roncevaux s'inclina avec l'assurance de plus profond respect.

—Je vous demande mille fois pardon, madame, — répondit-il, — de manifester quelque opposition à votre désir ; mais la volonté formelle de M. le vicomte est que vous ne quittiez pas cette maison.

—Sa volonté ! répéta Marguerite avec stupeur.

—Oui, madame.

—Suis-je donc prisonnière ? demanda Marguerite.

Roncevaux hésita avant de répondre. Mais il pensa qu'il valait mieux rendre, dès l'abord, la situation nette, et il dit :

—Hélas ! oui, madame, vous êtes prisonnière ; mais vous pouvez vous assurer par vos propres yeux qu'on s'est efforcé, du moins, de rendre la prison digne de vous. . . .

—Prisonnière ! — répéta Marguerite avec une colère méprisante. Ah ! monsieur, prenez garde à vos paroles ! tôt ou tard mon mari apprendra ce qui se passe, et. . . .

Roncevaux interrompit la jeune femme et dit en s'inclinant :

—Il n'aura pas besoin de l'apprendre, madame, il le sait.

—Avez-vous donc la prétention, monsieur, d'agir d'après ses ordres ?

—J'ai cette prétention, madame.

—Ainsi, c'est pour lui obéir que vous comptez me garder ici.

—Oui, madame.

—Vous mentez, monsieur ! s'écria Marguerite avec indignation.

Roncevaux ne répondit pas un mot.

Il salua et sortit de la chambre.

Pendant quelques minutes, Marguerite se trouva en proie à une sorte de crise nerveuse véritablement inquiétante. Simone la secourut de son mieux, et cette crise eût une fin.

Marguerite, alors, chercha à s'enfuir. Elle trouva facilement les issues de la maison et elle arriva dans le jardin. Mais là, ce fut autre chose. Dix fois elle parcourut ce jardin dans tous les sens ; les murailles semblaient n'avoir pas de portes, et, par leur hauteur, elles défiaient toute escalade.

Marguerite rentra ; elle passa tout le reste de la journée et toute la nuit à pleurer amèrement.

Ici, nous devons l'avouer, notre embarras est grand. Pour raconter le drame qui pendant quelques jours se déroula dans les murs de la petite maison entre ces trois acteurs, Roncevaux, Marguerite et Simone, il nous faudrait plus d'un volume. Au lieu d'un volume, il ne nous reste que quelques lignes. Nous ne pouvons donc que tracer un scénario excessivement rapide des scènes que nous ne pouvons mettre sous les yeux de nos lecteurs.

Cela aurait précisément l'importance et la couleur d'un de ces faits-Paris, dont les journaux abondent quand ils sont à court de matières intéressantes, politiques ou commerciales. Roncevaux, dès le second jour, s'arma de courage et parla de son amour à la pauvre Marguerite. La jeune femme, indignée, le chassa de sa présence et lui défendit de paraître devant elle.

Pendant vingt-quatre heures, Roncevaux sembla disposé à obéir.

Mais ce n'était pas pour rien qu'il avait placé auprès de la jeune femme Simone, devenue son âme damnée. Avec les apparences de la plus touchante compassion, du plus affectueux intérêt pour sa maîtresse la camériste sût plaider habituellement la cause de Roncevaux. Elle fit valoir le profond respect dont ce dernier ne s'était jamais écarté jusqu'alors, et, quand à son amour, était-il donc si coupable en n'ayant pu se défendre de donner son cœur à une jeune femme, belle entre les plus belles, trahie, abandonnée par un mari indigne de la posséder ?

Ces mots de trahison et d'abandon firent profondément et douloureusement réfléchir Marguerite. Jusqu'alors elle avait cru que son mari ne devait point être complice du piège dans lequel elle avait été attirée. Ses yeux se dessillèrent, le soupçon entra dans son âme. Elle eut des doutes. Une fois ces premiers doutes conçus, elle voulut les éclaircir.

Roncevaux seul pouvait porter la lumière au milieu de ces ténèbres ; elle fit demander Roncevaux. Ce dernier accourut, et, questionné par Marguerite, il se donna toutes les apparences d'un homme généreux et qui ne veut pas trahir le secret de son ami.

Entre Marguerite et lui, la lutte fut longue et dura plusieurs jours.

Enfin, Roncevaux, comprenant qu'il fallait avant toute chose tuer Denis par le mépris dans le cœur de Marguerite pour avoir une chance de lui succéder, et que là était son unique espoir, Roncevaux disons-nous, se résolut à jouer le tout pour le tout.

Il céda.

Il mit au jour, devant les yeux épouvantés de la jeune femme, la hideuse vérité, sans en voiler l'horreur. Il lui montra le prétendu chevalier de Navailles, le prétendu vicomte de Pessac, capitaine de bandits et se nommant Poulaillet. Il le lui montra la trompant par des lettres fausses, l'abusant par un faux mariage, donnant à Paris une célébrité infâme aux exploits du chevalier.

Marguerite, pâle comme une morte qui vient de sortir de sa tombe et de son suaire, écouta jusqu'au bout ses confidences horribles. Vingt fois, pendant ce récit, il lui sembla qu'elle allait mourir ou devenir folle.

—La preuve ! — murmura-t-elle d'une voix étranglée quand Roncevaux eut achevé, — la preuve !

—La preuve, — répondit Roncevaux, — c'est que le vicomte Raoul de Pessac, épouse demain, en l'église de Saint-Eustache, mademoiselle Angélique Locquard. . . .

Les lèvres de Marguerite devinrent blanches, et tout son corps frissonna, comme tremblent les feuilles jaunies au souffle des vents d'automne.

—Faites-moi assister à ce mariage. . . — dit-elle ensuite avec un calme terrible, — si vous m'avez dit vrai, je vous appartiendrai pour toujours.

—Me le jurez-vous, madame ? s'écria Roncevaux avec un indécible transport.

—Je vous le jure sur ma vie, — répondit lentement Marguerite.

Et, tout bas, elle ajouta :

—Oui, sur ma vie. . . et je ne trahirai pas mon serment, car demain je serai morte.

Nous savons, maintenant, par qui fut poussé ce cri que nous avons entendu résonner sous les voûtes de l'église Saint-Eustache.

Roncevaux entraîna Marguerite.

Mais une foule nombreuse de curieux et de mendiants obstruait le porche de l'église.

Soit hasard, soit intention, la jeune femme disparut au milieu de cette foule, et toutes les recherches de Roncevaux pour la retrouver furent sans résultat.